Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 34 (1896)

Heft: 7

Artikel: Onna né dè vôtès

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195417

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Puis la grosse toile de rite et surtout celle d'étoupes filée par nos grand'mères étaient joliment *rêches*, et la porter n'était pas tout rose pour celui qui avait en partage une peau un peu douce.

Ce n'est pas dire que cette toile n'eût pas son bon côté, au contraire, car les femmes, se piquant d'honneur à cœur, ne perdaient pas leur temps à courir de côté et d'autre colporter les nouveaux du jour et écorcher vifs cœux qui n'étaient pas là; elles tournaient leur roue sans relàche, afin d'avoir au printemps prochain, étendue sur l'herbe du verger, une pièce de toile plus longue au moins d'une aune ou deux que celle de la voisine.

Et puis, c'était gentil de voir ces rouets cheminer avec ardeur et d'entendre leur traintrain de petit battoirs dans la chambre bien chaude quand, au dehors, le vent gémissait, chassant et entassant la neige en menées profondes

Malgré tout cela, il n'y a pas à se plaindre de ce que les rouets languissent maintenant au grenier, dans cette patrie où vont les vieilles choses, car si nos aïeules étaient actives et vaillantes, leurs petites et arrière-petites-filles sont parfaitement dignes d'elles. Elles ne filent plus, mais elles font des prodiges avec leurs doigts agiles. Leurs enfants sont propres et soignés comme de petits princes; leurs ménages sont en ordre et même élégants; leur tenue est agréable à l'œil et leur physionomie l'est au cœur.

Leur rôle est passablement changé et il n'y a pas de mal à ce qu'elles se soient un peu émancipées, un peu lancées. Généralement elles n'ont plus guère peur de leurs maris et leur font très peu de cachettes.

Ah! pauvres grand'mères! que penseriezvous si vous voyiez nos jeunes maîtresses de maison prendre une tasse de café chaque jour après le diner, avec leurs époux, comme de bons camarades, tandis que de votre temps vous brûliez de vieux chiffons lorsque vous aviez rôti votre café, afin de tromper l'odorat de vos seigneurs et maîtres!

La critique a bien soin, sans doute, de glisser ses mots de travers: elle croit voir dans un triste avenir toutes les femmes à califour-

> Tournez-vous donc envers ici, Jean de Lyra, mon bel ami.

 \mathbf{M}^{He} Marthe Desmazières venait à peine d'achever ce distique naı̈f qu'elle poussa un cri déchirant.

Elle venait d'avaler une des épingles qu'elle tenait entre les lèvres.

Un médecin! ce ne fut qu'un cri; et un frisson d'angoisse parcourut toute la salle...

M^{me} Desmazières, chancelante, fut entourée, emmenée... Le père, tout tremblant, cherchaît des yeux Paul Raymond, mais le jeune docteur était déjà sur la scène.

Il y était accouru au premier cri de la jeune fille. Il envoie chercher sa trousse. Tout le monde se multiplie, une confuse rumeur emplit les salons.

Quand la trousse arriva, Marthe, toute saisie, étendue à demi sur le sopha du décor, se prêta avec courage à l'opération qui serait des plus simples, assura le docteur.

En effet, Paul Raymond eut bientôt retrouvé à l'entrée de l'œsophage l'épingle perfide; il la saisit avec sa pince délicate, la retira...

avec sa pince délicate, la retira...
— C'est fait, et yoilà la coupable, dit-il en souriant, et en montrant l'épingle : Rassurez-vous, mademoiselle.

Toutes les personnes qui les entouraient eurent un soupir de soulagement.

Quant à Marthe Desmazières, elle ne voulut pas que cet incident dérangeât la soirée et elle tint à continuer la scène, si fâcheusement interrompue. Seulement, avant de s'y remettre, pour bien prouver sa liberté d'esprit, elle fit prier les spectateurs par Chérubin de vouloir bien ne pas crier bis.

A partir de ce jour, cependant, les idées de Marthe sur le théâtre et la comédie de salon parurent changer. Ce n'était point par crainte de voir se rechon sur un vélocipède ou s'en aller voter avec leurs maris bras-dessus bras-dessous.

Quelle erreur! La femme n'a pas une fine et délicate cervelle pour qu'elle ne lui serve à rien et si. à l'occasion, elle se permet d'avoir une opinion, si elle croit avoir le droit de raisonner, d'approuver ou de blâmer, cette exquise cervelle sera là pour lui montrer où est sa place véritable. Aussi est-il injuste de dénigrer la femme d'aujourd'hui au profit de celle d'autrefois. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dù.

M® DESBOIS.

Pour les jeunes filles.

La *Bibliothèque universelle* de février publie, sous la signature de M. A. de Verdilhac, un article excessivement remarquable sur l'éducation des jeunes filles, duquel nous détachons ce passage:

« Plus la jeune fille sera instruite, plus il faudra qu'elle soit aimable : plus elle acquerra de qualités et d'aptitudes viriles, plus il deviendra nécessaire pour elle de rester femme dans toute l'acception du mot. C'est pour cela que si nous avions à tracer un petit cours d'éducation physique et morale pour les jeunes filles, tous nos efforts tendraient à augmenter chez elles les qualités de douceur, de timidité, de soumission et d'amour dont la nature prévoyante a doué leur sexe, pour le bonneur de l'homme et pour le leur propre.

» Pour cela, nous voudrions remonter, sans affectation et par degrés, vers ces vieux usages qui, au sein de la famille, préparaient si bien la jeune fille à sa destinée. Nous voudrions que les parents n'eussent jamais avec elle cette familiarité de plain-pied qui la dispose plus tard à manquer de respect à son époux; rien de choquant, à notre avis, comme la manière dont les jeunes personnes d'aujourd'hui parlent à leur mère dans l'intimité et premnent étourdiment le pas devant elles à la maison.

» Dans notre jeunesse, les jeunes filles marchaient devant leurs mères à la promenade, dans les salons, dans la rue; c'était affaire de protection, de surveillance, mais au logis jamais elles n'eussent passé par une porte sans se ranger pour laisser passer leurs parents. Jamais, dans la conversation, elles ne les eus-

nouveler un accident évidemment fort rare et qu'il était facile d'éviter; mais ses pensées, ses sentiments, toutes ses manières d'être, de voir et de sentir se modifièrent et son charme d'ailleurs n'en perdit rice.

On attribua dans la ville la transformation de M^{Ile} Desmazières à M. Paul Raymond, qui décidément était un bon médecin et bien plus heureux que Bartholo

En effet, cet incident que les journaux avaient raconté et commenté avec éloges, cette première opération réussie au milieu d'une soirée brillante, une jeune fille, la plus accomplie, sauvée par ses soins, toutes ces circonstances firent connaître le docteur Paul Raymond. Il devint bientôt à la mode; les familles les mieux posées voulurent l'avoir pour médecin. On ne parlait que du docteur Paul Raymond, de ses consultations habiles et aussi de son affabilité; et sa vogue croissait tous les jours.

Ce succès l'encouragea à se déclarer à M. Desmazières; et quelques temps après, Marthe annonçait à son amie, Micheline de la Glandie, son mariage avec le docteur Paul Raymond.

Après avoir raconté l'incident qui aurait pu avoir des suites si tragiques, M¹¹e Desmazières ajoutait sur un ton aimable :

« Oui, ma très chère, c'est fini de la comédie de société! Je vais devenir une épouse sérieuse et M™e Paul Raymond sera également, s'il plaît au ciel, une mère de famille tout occupée de ses devoirs. » Je ne conserve de mon passé — oh! bien inno-

» Je ne conserve de mon passé — oh! bien innocent! — de comédienne de salon que l'épingle dont m'a délivré le docteur. Elle servira à attacher le maillot de notre premier enfant. »

MAX ROCHAMBEAU.

sent interrompus ni contredits. Jamais elles ne se fussent assises à table que père et mère ne fussent bien et dûment assis. Jamais elles n'eussent exprimé une opinion sur les amis de la famille autrement que pour témoigner de sentiments de sympathie à leur égard. Les jeunes filles parlaient bas, modestement, doucement. On bannissait de leur vocabulaire des expressions comme celles-ci : « Cela m'agace ; cela m'ennuie; je ne veux pas; je n'aime pas; il ferait beau voir, etc. » Etaient également proscrites toutes les expressions tranchantes, impliquant un jugement personnel, tout propos médisant, et, sur toutes choses, toute phrase qui eût pu indiquer que la jeune fille avait quelque idée du mal. Cette dernière observance concernait même toutes les femmes honnêtes; elles se faisaient une loi de sembler ignorer qu'il y en eût dans le monde qui ne le fussent pas. »

Une première chaire de droit à Lausanne. — La perruque de Barbeyrac. —

A la révocation de l'édit de Nantes, le célèbre Barbeyrac, né à Béziers, en 1674, se réfugia à Lausanne avec son père et ses deux sœurs. Il y suivit les cours de notre académie jusqu'en 1693. De Lausanne il alla à Berlin, où il professa les belles-lettres dans le collège des réfugiés français. Dès lors il se voua avec ardeur à l'étude du droit, et se fit bientôt dans cette science une réputation européenne.

En 1710, on lui offrit à l'académie de Lausanne une chaire de droit, dont il fut le premier professeur. Son installation eut lieu en mars 1711, et il conserva ce poste jusqu'en 1717.

Pendant cette période, il fut appelé à faire un discours académique. C'était au gros de l'hiver. Il prend le costume d'usage, couvre ses cheveux d'une vaste perruque de cérémonie, qu'il tenait dans un coffre au grenier, se rend à l'académie et commence sa harangue dans une salle qu'un poële ardent et l'affluence des auditeurs rendaient d'une chaleur presque insupportable.

Bientôt Barbeyrac s'aperçoit qu'il se passe des choses étranges dans sa perruque; il s'inquiète, il n'y peut plus tenir et prend enfin le parti de l'ôter et de la secouer. Il en tombe alors trois ou quatre souris, qui s'y étaient nichées et engourdies, et que la chaleur de la salle ou de la tête avait réveillées...

Puis le professeur remet magistralement la fatale perruque et continue son discours comme si de rien n'était, malgré les éclats de rire de son auditoire.

Onna né dè vôtès.

On avâi vôtâ po la municipalitâ, et on avâi tant bin vôtâ que lo bossaton âo carbatier qu'étâi fin râzo lo matin, gorgossivè dévai lo né. Dou brâvo citoyens, Djan et Sami, qu'aviont étâ nonmâ, ion municipau et l'autro candidat, aviont z'u 'na forta covrâ, kâ vo sédè coumeint cein va quand y'a dâi vôtès et qu'on a einvià d'étrè nonmâ: faut pas étrè fiai et ne faut pas renasquâ dè trinquâ avoué tsacon; assebin quand lo momeint dè sè reduirè arrevâ, l'aviont on bocon tserdzi et po ne pas férè dâi trâo grantès ziguezaguès ein retorneint contrè l'hotô, lè dou collègues sè baillont lo bré et modont diés que dâi tiensons retrovâ lâo pernettès.

Arrevà dévant tsi leu, kâ démàorâvont ein face l'on dè l'autro, que n'iavâi què la tserrâire que séparâvè lè duè mâisons, Djan fâ à son vesin:

— Dis vâi!... Sa..a..mi! son allàvè... ein preindrè ion à ma càva?

— Eh! a..mi Djan... avoué pliési!

Po allà à la câva sein bailli lo tor pè derrâi, faillài passâ pè la grandze. On iadzo dein cllia grandze, iò l'étiont à novion et on bocon étourlo, lè dou compagnons s'eimbrelicoquont permi la patoura; l'âi s'étaisont lè quatro fai ein l'ai, que Sami rebedoulè dâo coté dâi boreinollio iô lo vouâiquie à dzevatâ et à sè trainâ su sè quatro pattès permi lo fein, qu'on arâi de on derbon per dedein 'na derbounâire, et boeilâvè: « Yò es-tou, Djan? »

Ma fâi, Djan, qu'avâi rebattâ tantquiè vai la porta que va à la remisa, et qu'étâi âoverta, lâi s'étâi einfatâ sein lo volliâi et fasâi on boucan d'einfai permi lè petsâ, lè bessès, lè cro et autro z'utis que l'avâi déguelhi ein s'eimbonmeint contrè et l'étâi lé à einradzi po sè dépédzi dè permi clliâo z'ésès.

Enfin, aprés prão dzemotâïès et prão veindzancès, lè dou lulus recognàissont lè z'adzi et sè retrâovont dévant la porta dè la câva.

Djan preind la cllià dein sa catsetta et aprés avâi essiyî tandi onna demi-hâora dè l'einfatâ dein lo perte dè la saraille, que cllia dieusa dè cllià tsequàvè adè, l'a portant pu la mettrè; et aprés avâi frottà onna demi-dozanna d'allumettès et s'étré on bocon souplià lè dâi, l'ont pu allumà on motson dè tsandalla et vairè bè po trovà lo bossaton.

Tandi cé teimps, lào fennès, qu'étiont totès lè duè per tsi Djan et qu'aviont oïu lè gaillà, sè peinsont d'allà tot balameint po attiuta cein que poivont tant avai à djazâ cliao dou

— Dis vài, Djan, se fasài Sami, ein quequeliein on bocon, s'on fasài onna farça à noutrès fennès?

- Et quiet, Sami?

— Tê faut allâ cutsi tsi no et mè, y'âodri mè mettrè su ton lhî, po férè 'na rizarda

— Ma fâi cein sarâi dâo risiblio; mâ portant, ne sé pas!

 Oh te sâ! rein què po rirè et po vairè lè frimoussès que vont férè clliâo fennès.

— Eh bin, va que sài de. On va recaffà. Ein vào tou onco ion?

— Na, tè remacho.

— Eh bin détieint po ne pas mettrè lo fù, et alleint

Quand sont à novïon et que volliont ressailli pè la grandze, Djan s'eincobliè à n'on bet de lan, que fà betetiulà et s'étai su onna toma qu'étâi tota dépoureinta po cein qu'on la frottâvè ti lè dzo avoué dâo vin, po la férè bouna, et vouaiquie mon gailla, qu'avâi met sè z'haillons dè la demeinze, coffo à tsavon. Sami, qu'étài adé pe étourlo, sè cheint brelantsi, et ein vollieint sè rateni ye trait la boaîte à n'on bossaton dè piquietta que l'âi dziclliè dessus coumeint 'na seringa, que lo vouaiquie moù coumeint 'na renaille. Enfin, après prâo mau, l'on pu sè relevà, reboutsi lo perte dào bosset et s'ein allà tsacon tsi leu; kâ vouinnà coumeint l'étiont n'ont pas repeinsà à la farca que volliavont férè.

Mà lè fennès qu'aviont oïu lo compliot d'ài dou farceu et que lè volliàvont attrapà, s'étiont peinsâïes : « Ah! no volliont férè onna farça! eh bin, on lè va reférè ào tot fin!»

— Tai ma clliâ, fe la fenna à Sami à cllia à Djan, et va tè tsampâ su mon lhî, et me y 'âodri su lo tin, et quand vindront on lâo farâ vairè que ne sein pe finnès què leu et on porâ sè toodrè dè lè vairè dinsè couïenâ, ‡et rirà bin quoui rirà lo derrâi.

Dinsè de, dinsè fé. Mà vo laisso à peinsà quoui fut motset dein cll'afférè. Quand la fenna à Djan ve arrevà Sami, dépoureint coumeint on épondze, que ne poivè pàs derè: papet! et que le vài que n'est pas se n'hommo, le chàotè frou dào lhi coumeint se l'avài vu lo diablio et tracè frou. La fenna à Sami ein fà atant quand le vài que l'est Djan qu'arrevè et que sè va étaidré su lo canapé, coffo coumeint onna panàire. Lè duès pernettès, totès vergognàosès et que bisquàvont què dài sorciérès, sè reincontront ào màitein dé la tserràire.

— Ne sein robàïès ào tot fin, fe la fenna à Sami; mà ton Djan est galé; l'eimpouésenè la toma et l'ein est tot eimbardouffà.

— Ao bin, va pi vairè lo tin, repond la fenna à Djan; ne sé pas que l'eimpouésenè; mâ crayo bin que soo dào crào dè verein, et prepara pi on petit buïon po déman.

Et lè duè pernettès sè diont atsivo! et se vont reduirè; mà l'étiont furieusès. L'ont bin coudi disputà ein arreveint à l'hotò, mà lè dou lurons que droumessont coumeint dài toupins n'ont rein oïu; et l'est dinsè que s'est passà lo premi dzo dè lào z'eintrêïe dein lè z'autorità.

Simple histoire.

François-Jacob Durand, qui professa à l'Académie de Lausanne, de 1788 à 1816, surnommé « l'ami des étudiants, » et très populaire à Lausanne, se promenait dans nos environs avec un jeune Anglais de 18 à 20 ans et d'un caractère fort léger.

M. Durand cherchait à fixer,l'attention de son élève sur quelque sujet important, quand ils aperçoivent, sur le bord du sentier, une paire de souliers tout terreux, qu'ils jugent appartenir à un pauvre paysan qui travaillait dans le champ voisin, et qui se disposait à quitter son ouvrage pour aller prendre son repas.

A cette vue, le jeune homme dit au professeur: « Il faut jouer un tour à cet homme : cachons-lui ses souliers; plaçons-nous derrière la haie et voyons quel sera son embarras! »

— Mon ami, répond l'honorable professeur, il né faut jamais se divertir aux dépens d'un pauvre diable. Faites, croyez-moi, une action plus digne de vous. Mettez un écu de quatre francs dans chacun de ces souliers, et ne nous montrons point.

L'Anglais obéit et vint se placer ensuite avec le professeur derrière un gros buisson, à travers lequel on pouvait cependant remarquer aisément quelle serait la surprise du campagnard.

Ce dernier approche, et, tout en passant ses bras dans les manches de sa veste, il met le pied dans un de ses souliers... Il sent un corps étranger; il se baisse et trouve l'écu! Le plus grand étonnement se peint sur son visage. Il tourne, retourne, examine la pièce d'argent, il regarde autour de lui... personne.

Alors il met les quatre francs dans sa poche, en s'approchant de l'autre soulier. Mais quelles ne sont pas sa surprisé et son émotion lorsqu'il voit le second écu!... « O mon Dieu! s'écrie-t-il, tu savais que mes enfants n'avaient plus de pain, que ma femme était malade et que je n'avais aucune ressource: je vois bien que tu n'abandonnes jamais ceux qui se confient en toi. »

L'émotion du jeune homme était visible ; des larmes humectaient ses paupières.

- Eh bien, lui dit M. Durand, n'êtes-vous pas plus content de ce que vous avez fait que de ce que vous aviez envie de faire?

— An! cher et bon professeur! Vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai jamais!

Recettes.

Petits pois à la française. — Maniez dans la casserole vos pois avec un morceau de beurre, ajoutez-y une laitue ficelée avec quelques branches de persil, quatre ou cinq oignons nouveaux, du sel et un peu de sucre, mouillez vos pois d'eau, à moitié. Faites bouillir, puis mettez-les, couverts, sur un petit feu, à mijoter tout doucement. Au moment de servir, on les lie avec un peu de beurre manié avec de la farine.

C'est une délicieuse méthode qui permet de savourer tout le suc de ce légume.

Les pois au lard représentent un mets plus ordinaire, qui, tout en permettant d'employer des pois moyens, n'en a pas moins sa saveur spéciale.

Voici la recette pour les préparer :

Coupez en dés du lard de poitrine ; faites-le revenir doucement au beurre, saupoudrez d'une cuillerée de farine, laissez cuire un peu, mouillez ; quand la sauce bout, mettez vos pois, quelques oignons nouveaux et un bouquet garni. Salez prudemment, à cause du lard, et laissez cuire doucement. Enlevez, pour servir, le bouquet garni.

Conservation de l'encre dans les encriers. — Voici une recette d'une efficacité certaine pour conserver la limpidité de l'encre et empêcher la moissisure : Mettez dans votre encrier un peu d'acide salycilique, la valeur d'un à deux grammes pour un litre d'encre. Votre ménagère aura toujours en réserve, dans sa pharmacie de maison, un peu de ce préservatif par excellence, pour ses confitures, ses conserves, etc. Mettez-en un peu dans votre encrier, vous vous éviterez bien des impatiences et bien des cacabos.

L'idée nous est venue également d'en mettre dans la colle d'amidon, qui est d'un emploi journalier dans les ateliers d'imprimerie. Le résultat fut de tous points excellent. On sait avec quelle facilité elle s'aigrit et se décompose, surtout en été, en répandant une odeur nauséabonde. L'addition d'un peu d'acide salycilique, en préparant l'amidon, a toujours conservé celle-ci, jusqu'à extinction, aussi fraîche que le jour de sa préparation. Les amateurs photographes, pour le collage de leurs épreuves, pourraient faire leur profit de cette expérience.

Livraison de *février* de la Bibliothèque universelle: L'éducation des jeunes filles, par A. de Verdilhac.— Œuvre d'amour. Nouv., par M. T. Combe. — Le Vatican et les évolutions de la politique papale, par M. F. Dumur. — Une réhabilitation. Nouvelle, par Mle M. Damad. — La Sibérie ignorée, d'après un récent voyage, par M. Michel Delines. Une ligue nationale, par M. Ed. Tallichet. — Attraction négative. Nouvelle, de M. Frank-R. Stockton. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique.

Bureau : place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

A une conférence sur les droits de la femme: La conférencière. — Oui, mes chères amies, où serait l'homme s'il n'y avait pas eu la femme? (S'arrêtant un instant et regardant autour d'elle). — Je le répète, où serait l'homme s'il n'y avait pas eu la femme?

Voix dans la galerie. — Au paradis, ma-

Entre deux amis:

- $-\,$ Tu sais que le jeune X. se marie demain avec mademoiselle N. ?
- Mais, j'ai cru qu'ils étaient déjà mariés.
- Pourquoi?
- Parce que, il y a deux semaines, je les ai rencontrés marchant l'un devant l'autre sans se dire un mot.

Section bourgeoise de gymnastique. — C'est aujourd'hui que cette vaillante Société donne sa soirée annuelle, dans la grande salle du Théâtre. Elle aura, comme d'habitude, grand succès, car le programme est des plus attrayants. Nous y remarquons entre autres la *Grânde danse andatouse*, par seize danseurs et danseuses. — Il est donc prudent de prendre ses billets de bonne heure.

THÉATRE. — Demain, dimanche, Le Maitre de forges, de Georges Ohnet, drame en cinq actes. — Rideau à 8 heures.

Jeudi prochain, 20 février, représentation extraordinaire au bénéfice de M. Monin, régisseur général. Le grand succès actuel de l'Odéon, Pour la Couronne, pièce en cinq actes de François Coppée. Nous sommes sûrs d'une salle comble pour le bénéfice du sympathique régisseur, depuis deux ans parmi nous. On se souvient que, avant que fût jouée, à Paris, la belle œuvre de Coppée, le public lausannois avait eu la rare fortune d'en entendre la lecture, par l'auteur lui-même. Chacun, aujourd'hui, voudra assister à la représentation.

L MONNET.